

Texte 4

Je sors de l'immeuble et me dirige vers ma voiture garée sur le parking. Elle est à côté de celle de l'infâme qui habite sur le même palier que nous. Ce monsieur est le propriétaire d'une grosse Mercedes gris métallisé, très chic, je dois le reconnaître, mais cela sent le m'as-tu-vu à plein nez, dans une résidence agréable où chacun essaie de vivre en bonne entente avec les autres, sauf lui ! Mon œil découvre alors un portefeuille tombé entre nos deux voitures. C'est l'évidence, ça ne peut être que celui de mon voisin de palier, un portefeuille noir en lézard. Par pur réflexe, je l'ouvre et je constate qu'il y a environ trois cents euros en billets, des cartes bleues, une carte de lavage de voiture et deux poches fermées par une fermeture éclair.

Je réfléchis un instant. Normalement, je devrais remonter et sonner chez ce voisin pour lui remettre son portefeuille, il me remercierait chaleureusement et tout serait dit. Mais je n'ai aucune envie de me retrouver face à ce type avec qui je m'engueule à chaque réunion de copropriétaires. Je mets donc le portefeuille dans ma poche de manteau et je remonte à l'appartement pour en parler avec mon épouse.

Nous habitons une coquette petite résidence d'une vingtaine d'appartements dans une rue tranquille ; nous sommes entourés d'arbres de diverses essences et un petit parc cerne notre résidence. Tout ce qu'il faut pour vivre heureux, mais. Oui, il y a un mais. Nous habitons cette résidence depuis sa construction, il y a une quinzaine d'années et je suis le secrétaire de notre conseil syndical. Il y a quatre ans, monsieur Bercot, marié avec une femme que mon épouse n'apprécie guère – elle prétend qu'elle devait vivre de ses charmes auparavant – apparemment sans enfant, a emménagé après avoir fait de gros travaux pour réunir deux appartements qui lui offrent un espace d'environ 180 mètres carrés. D'emblée ce type m'a déplu, un langage sec et agressif, un culot qui frise l'inconvenance et une façon de s'habiller qui a fait que ma femme l'a immédiatement casé dans la catégorie "mafioso". En fait non, ce monsieur est simplement le propriétaire d'un réseau de teintureriers dans la région. Idéal pour blanchir de l'argent, a ironisé mon épouse.

Rentré chez moi, je montre ma découverte à Brigitte, mon épouse, en lui expliquant le lieu où je l'ai trouvé.

- Ça ne peut être que celui de Bercot, dit-elle en l'ouvrant. Regarde, il y a du cash, on se le garde ?
- Non, ou alors je le donne à la Croix-Rouge, fais-je. Je n'ai pas ouvert les deux poches, fais-le, il faut voir ce qu'il y a dedans.

La première poche contient des photos d'identité et des tickets de métro, c'est tout. L'autre poche semble plus épaisse et, une fois ouverte, montre plusieurs papiers repliés les uns sur les autres. Mais aussi une clé USB ultraplats et ne mesurant pas plus de 3 centimètres, noire comme l'intérieur de la poche, presque invisible. Je n'en ai jamais vu d'aussi petite. Brigitte étale soigneusement ses trouvailles sur la table basse du salon où nous sommes assis. Nous déplaçons les papiers, deux sont des facturettes sans intérêt, un troisième n'est qu'une liste de noms qui ne nous disent rien. Mais le quatrième papier nous interpelle. C'est un message manuscrit dont le texte est le suivant : "Espèce de salaud, tu vivra pas long temp ". Ce n'est sans doute pas un agrégé de grammaire qui a écrit cela. Puis nous connectons la clé USB à mon PC portable. La plupart des fichiers sont des messages sans intérêt mais un dossier, "*Le panier fleuri*" nous dévoile des dizaines de photos de femmes plus dénudées les unes que les autres, chacune portant un nom sans équivoque sous la photo, du genre "Emilie ravie au lit" ou "Lucie, le luxe et la luxure". On se regarde

avec Brigitte, un peu étonnés quand même, et mon épouse dont le sens de la synthèse a toujours fait mon admiration, résume :

- Tu vois, ça sent le tenancier de maison close qui travaille sur Internet...

Je ne suis pas du tout connaisseur de ce milieu, j'accepte donc le jugement de Brigitte. Et nous entrons dans une discussion qui nous permet de mettre bout à bout une série de détails qui tendent à valider le jugement de Brigitte.

Déjà, sur le plan psychologique, nous avons certainement affaire à un personnage introverti, qui ne montre pas ses sentiments et doté d'un esprit analytique qui expliquerait ses ergotages systématiques lors des assemblées générales de l'immeuble. Mais, paradoxalement, ses costumes de bon faiseur, parfois un peu tape-à-l'œil, sa voiture, dénoteraient une appétence certaine pour un univers où l'esthétique, les couleurs et leur agencement ont une importance critique.

Nos réflexions à tous deux nous conduisent à la question essentielle : que fait-on ? Nos suppositions sont fondées, il semble bien que nous ayons affaire à un proxénète industriel du sexe. Notre devoir de citoyens nous impose de dénoncer ce crime à la police, c'est évident. Mais il y a quand même un risque. Cet homme a le droit d'avoir une photothèque de pin-up sans pour autant se livrer à un commerce regrettable, il faudrait pouvoir le prouver. Imaginons que nous nous soyons trompés, pour qui passerions-nous dans l'immeuble, voire à l'extérieur si cela s'ébruite.

- Tu sais, me dit Brigitte, si on le dénonce à la police, ça le fera peut-être quitter l'immeuble, on aura au moins gagné ça, non ? On n'est pas obligé de s'identifier, on peut envoyer une lettre anonyme, en joignant des photos.

Là, mon sens civique se révolte. Si je le fais, je donne mon identité. Mais, ce qui m'arrête encore, c'est le fait de dénoncer à tort et donc de ruiner la réputation d'une personne, même si je ne l'aime pas beaucoup.

Enfin, je crois avoir la bonne idée.

- Brigitte, tu sais, Marie Brizard, la voisine du troisième, son mari, l'alcoololo patenté, il est bien policier ?
- Oui, je crois, en tout cas il travaille au commissariat.
- Bon, alors tu sais ce que l'on va faire. On va les inviter à prendre un pot – ça, il ne refusera pas – et on va lui faire part de nos soupçons avec nos preuves. Après ça, à lui de jouer...
- Toi, faut dire, t'es intelligent !!